Notion n°2 : L’inconscient

Introduction :

Tout d’abord, il est essentiel de ne pas confondre l’inconscient et l’inconscience. L’inconscient est une notion nouvelle dans l’histoire de la pensée, pendant très longtemps la tradition cartésienne ne s’est pas intéressée à son existence dans l’esprit (pour Descartes, dans l’esprit, il n’y a que la conscience). En réalité, le psychisme (synonyme de l’esprit en psychologie), est composé d’une partie inconsciente, majoritaire, et d’une partie consciente. Pour illustrer la composition du psychisme, on emploie donc la métaphore de l’iceberg (la partie émergée de celui-ci correspondant à la conscience, et la partie immergée de celui-ci correspondant à l’inconscient). Il y a donc des relations très étroites entre la conscience et l’inconscient, car c’est la conscience qui nourrit en partie l’inconscient. L’inconscient garde, reproduit, puis renvoie, avec ou sans l’accord de la conscience, ce qu’elle a déposé en lui. On peut donc comparer l’inconscient à un réservoir où la conscience va chercher les données qui lui sont nécessaires, dans ce cas, le terme d’inconscient est pris comme adjectif, c’est-à-dire qu’il désigne les représentations qui ne sont pas présentes à ma conscience, mais dont certaines pourront être remémorées. Néanmoins, dans d’autres situations, l’inconscient peut apparaître comme une énergie qui domine la conscience, dans ce cas, l’inconscient réduit ou détruit l’autonomie du sujet. Le terme d’inconscient est alors pris comme substantif, et il désigne les représentations qui sont rejetées (refoulées) en dehors de la conscience, (dans l’inconscient).

Le problème philosophique soulevé par l’inconscient psychique a d’abord été celui de la démonstration scientifique de son existence.

La démonstration c’est l’utilisation de raisonnements constitués d’arguments afin de prouver l’existence de quelque chose.

L’inconscient est une réalité psychique qui échappe au regard, (à mon regard plus encore qu’à celui d’autrui), qui échappe par définition à la conscience, à la perception. Comment le connaître objectivement, comment peut-il être objet d’étude, ne serait-il pas une simple hypothèse de travail ?

D’autre part, si une grande partie de nous-même échappe à notre contrôle, c’est toute la liberté du sujet qui est remise en cause. L’exercice de la liberté suppose toujours la réalisation d’un choix éclairé par le sujet conscient. Les motivations réelles du choix (ses raisons conscientes), nous sont-elles totalement connues, si nous ignorons des données importantes de nous-même ? Autrement dit, pouvons-nous véritablement être lucides lorsque nous réalisons un choix ? Si c’est bel et bien impossible, l’existence d’un choix ne semble donc pas être réductible à ses motivations conscientes. L’inconscient ce n’est pas seulement ce qui est ignoré en nous, c’est aussi ce qui est contradictoire (ce qui est impossible selon la logique). En chacune de nos décisions, il y a des motivations et des désirs contraires, qui s’entrecroisent. Autrement dit, même dans ce que je veux, il peut y avoir une part de moi, qui inconsciemment ne désire pas la même chose.

Notre existence intérieure est conflictuelle, (les conflits extérieurs sont d’ailleurs souvent si ce n’est toujours des résultantes des conflits intérieurs).

*L’inconscient psychique serait-il une menace pour la liberté ?*

I. Les différentes formes d’inconscient :

a) L’inconscient normal (qui fonctionne correctement) :

Cet inconscient normal comprend tout ce qui n’est pas actuellement présent à la conscience, et qui pourtant fait partie du sujet. Il ainsi est composé du :

- préconscient ou subconscient : ce qui est à la limite de la conscience réfléchie, ce qui peut devenir conscient grâce à l’attention. Le préconscient est également constitué de tous les faits qui relèvent de l’habitude, de l’apprentissage, de l’automatisme. Enfin, il est aussi composé de toutes les images latentes qui peuvent se former à la lecture d’un livre ou au visionnage d’un film. Autrement dit, le subconscient est constitué de tous les souvenirs qui sont inutiles à l’action présente.

b) L’inconscient personnel profond :

Il comprend notre passé, dans sa partie qui échappe momentanément à la conscience. Il est ainsi constitué des souvenirs qui forment notre histoire, notre identité, notre personnalité. Certains de ces souvenirs ont marqué l’évolution de notre personnalité, ils continuent de vivre dans l’inconscient et d’agir de leur manière.

Dans certains cas, l’inconscient personnel profond peut présenter des dysfonctionnements, dans la mesure où certaines situations ont pu être mal vécues.

c) L’inconscient pathologique (de *patior*, qui souffre) :

Il se manifeste lorsque la conscience refuse d’admettre certaines données (certaines situations), en les condamnant à rester à l’état inconscient. Dans ce cas, les processus inconscients prennent une importance démesurée, et ils produisent un affaiblissement de la conscience.

Freud a commencé à s’intéresser à l’inconscient par l’étude de ses pathologies.

II. Freud et la psychanalyse comme voie d’accès à l’inconscient :

Remarque générale :

On pourrait dire que l’œuvre de Freud consiste essentiellement dans la mise à jour du concept d’inconscient psychique. Cependant, d’autres penseurs avant lui, ont eu le pressentiment d’une pensée qui ne se limiterait pas seulement à la conscience. C’est le cas de Spinoza et Leibniz au XVIIIème siècle, mais aussi celui de Schopenhauer au XIXème siècle.

- La conception de Leibniz :

Selon Leibniz, la conscience pleine, transparente à elle-même, ne constitue pas la totalité de l’esprit. Il va démontrer cette assertion par la théorie des petites perceptions. Selon cette dernière, il y a une infinité de changements qui s’effectuent en nous, mais dont on ne s’aperçoit pas, soit parce qu’ils sont trop faibles, soit par ce qu’ils sont trop habituels. Ces changements, ces petites perceptions, sont inconscientes, elles structurent notre rapport avec le monde, elles sont vitales, et ce sont grâce à elles que nous pouvons nous adapter à notre environnement. Selon Leibniz, la conscience c’est la somme de toutes ces petites perceptions inconscientes. Le passage de l’inconscient à la conscience obéit à un principe fondamental chez Leibniz, le principe de continuité (« la nature ne fait jamais de sauts »). En conclusion, nous pouvons dire que selon Leibniz, la conscience est un moment particulier d’un long processus.

1) L’hypothèse de l’inconscient psychique :

L’existence permanente de l’inconscient psychique est, au départ (entre 1880 et 1885), une hypothèse. Cette hypothèse c’est le postulat fondamental de la psychanalyse. Le postulat c’est un principe que l’on demande d’admettre, que l’on prend pour fondement d’une démonstration, et qui, grâce à celle-ci, paraît incontestable.

Cette hypothèse est nécessaire, parce qu’elle va permettre à Freud d’expliquer des comportements qui étaient jusque là incompréhensible, si on les rapportait seulement à la conscience. Freud est conduit à poser cette hypothèse par sa propre expérience de médecin, par laquelle il soigne des hystériques[[1]](#footnote-1). Au XIXème siècle, l’hystérie, c’est une affection mentale dans laquelle le sujet est atteint de troubles qui se manifestent soit de façon physique, soit de façon psychique. L’hystérie est une des formes de la névrose. Cette dernière est aussi une affection mentale qui n’a pas d’origine anatomique, et qui est caractérisée par une conscience pénible et excessive du trouble. A l’époque de Freud, l’hystérie se traite surtout par l’hypnose (un état second de la conscience, caractérisé par une perte de la conscience réfléchie). Sous hypnose, certains hystériques peuvent raconter des expériences traumatisantes.

Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, extrait de la 1ère leçon.

Déductions de l’exemple proposé dans l’extrait :

La névrose a une cause psychique, qui a pour origine, des souvenirs bloqués dans la mémoire. L’hystérique souffre d’une représentation, qui revient à sa conscience sans être identifiée comme souvenir. Cette représentation garde sa dimension émotionnelle et elle va agir en perturbant l’individu. La maladie est due à une fixation sur un événement particulier, elle a donc son origine dans l’histoire du sujet. Sous hypnose, la patiente dont il est question dans le texte, a retrouvé l’origine mentale de son trouble. En même temps, elle s’en délivre par le récit qu’elle en fait. Dés que le souvenir douloureux et inconscient réapparait, dès qu’il peut être nommé, alors, l’état mental de la patiente s’améliore. Freud et Breuer ont donc découvert une méthode de purification de l’inconscient, une méthode cathartique[[2]](#footnote-2). La parole a un pouvoir thérapeutique.

Le névrosé a donc une connaissance sur lui-même à laquelle, paradoxalement, il ne peut pas avoir accès par lui-même, par sa seule conscience. Dans ce cas, les informations de la conscience sont insuffisantes, et c’est ce qui fait dire à Freud que la conscience est « une donnée lacunaire », elle n’intègre pas tout ce qui se passe dans l’esprit.

Selon Freud, « Pour bien comprendre la vie psychique, il est indispensable, de cesser de surestimer la conscience. » En écrivant cela, il fait évidemment référence à Descartes.

En bref, l’hypnose constitue une sorte de preuve expérimentale de l’existence de l’inconscient psychique.

La psychanalyse apparait comme une méthode pour atteindre et découvrir des souvenirs marquants voire traumatisant. C’est également une théorie de l’inconscient, qui explique la formation et le mode d’action de ses souvenirs douloureux.

2) La théorie de l’inconscient psychique :

Une théorie c’est un ensemble de lois particulières qui permettent d’expliquer un phénomène. Freud va démontrer que le psychisme est composé de différentes parties qu’il appelle des topics (du grec *topos* qui signifie lieu). Freud propose donc deux représentations schématiques de l’esprit, ainsi que des rapports entre la conscience et l’inconscient.

En 1900, Freud va prononcer une première topique. Cette dernière est composée de trois instances : la conscience, le préconscient et l’inconscient. Freud va s’apercevoir que cette première topique n’est pas suffisante pour préciser les rapports entre la conscience et l’inconscient. En 1920, il va donc présenter une seconde topique, qui est constituée du ça, du moi et du surmoi.

a) Le ça :

Pour comprendre le « ça », il faut savoir que le fond de notre personnalité est constitué par des forces inconscientes qui sont : les instincts, les désirs et les pulsions (voir définitions). Le « ça » a une certaine énergie que Freud appelle la *libido* (vient du latin *libet* qui signifie faire plaisir). La libido est une pulsion de nature sexuelle, mais, pour Freud, la libido désigne plus précisément le sens large de la sexualité, elle consiste dans la recherche du plaisir sensuel, et elle comprend tout ce qui se rapporte à la tendresse et à l’affection. C’est pourquoi la libido désigne une énergie vitale, « l’énergie motrice des pulsions de vie ». Cette énergie vitale permet la satisfaction des besoins physiologiques fondamentaux, puisqu’elle nous incite à rechercher les plaisirs qui concourent à notre survie (manger, se reproduire, respirer etc.).

Dans le « ça », il y a deux pulsions fondamentales :

- la pulsion de vie (*Eros*), dont la satisfaction passe par la sexualité (qu’il s’agisse de la sexualité au sens large ou au sens restreint).

- la pulsion de mort (*Thanatos*) : c’est un effort pour se soustraire aux tensions rencontrées. Elle peut être dirigée contre le moi (masochisme), ou se manifester au dehors, sous la forme de l’agressivité (sadisme). Il faut distinguer la violence de l’agressivité. La violence est une utilisation de la force qui vise à nuire à l’intégrité morale et physique de l’individu, tandis que l’agressivité est une pulsion qui vise à se protéger (elle se manifeste sous la forme d’un moyen de défense).

Quelle qu’elle soit, on ne peut pas détruire une pulsion, mais on peut seulement la détourner.

b) Le moi :

Le moi c’est le centre d’adaptation à la réalité, il est chargé d’unifier les différentes tendances du sujet. Le moi obéit au second principe de la vie psychique, le principe de réalité. Pour ce dernier, il s’agit de trouver dans la réalité extérieure, l’objet qui est demandé par le ça, soit l’objet qui correspond à la pulsion éprouvée par l’individu.

Le moi doit être suffisamment fort pour canalyser les pulsions. C’est pourquoi il nécessite une construction de la personnalité. Avant le moi (avant que l’individu ne puisse posséder le « je » dans sa représentation), il n’existe qu’une vie sensorielle et émotionnelle. Selon Freud, « le moi s’est développé à partir du ça, sous l’influence persistante du monde extérieur. » (le monde extérieur désigne ici le monde socio-culturel, le monde bâti par l’être humain).

Le moi résulte ainsi d’une série d’identifications progressives et inconscientes, qui le font se situer à la jointure de ces trois instances que sont la conscience, le préconscient, et l’inconscient. En bref, le moi c’est la composante de la psyché qui est chargée de s’adapter à la réalité (réalité matérielle, sociale et intersubjective). Seulement pour s’adapter à la réalité, le moi doit faire appel au préconscient, notamment lorsqu’il tente de se remémorer des informations nécessaires. En outre, le « moi » se défend aussi contre certaines pulsions, et fait appel au surmoi, pour lutter contre l’influence de l’« inconscient ».

c) Le surmoi : (voir poly)

III. Les implications philosophiques de la psychanalyse :

Remarque générale :

La psychanalyse a permis de démontrer que le psychisme ne se réduit pas à la conscience, ni non plus à la conscience de soi, ce qui conduit à l’idée qu’il existe en nous, quelque chose qui influence notre comportement, l’oriente, voire le dirige. Cette idée peut paraitre intolérable, parce qu’elle suppose l’existence, en chacun de nous, d’un domaine psychique qui échappe à la régulation de la raison.

C’est donc tout le problème du déterminisme et de la liberté qui est ici soulevé.

a) Le rapport entre le déterminisme et la liberté, ainsi que ses conséquences :

Il existe différents types de déterminisme :

- le déterminisme naturel (les lois de la nature).

- le déterminisme culturel (la morale, les mœurs, les lois, le langage, la religion, l’histoire).

- le déterminisme psychique (à la fois naturel et culturel). On a tous un inconscient et celui-ci est déterminé par la culture.

Le déterminisme psychique, c’est l’idée selon laquelle nous sommes marqués durablement, par certains facteurs déterminants de notre passé dans la construction de notre personnalité. En démontrant le rôle de ces facteurs, la psychanalyse propose une connaissance plus approfondie, plus complète de l’homme, parce qu’elle montre qu’en dessous de la conscience rationnelle et volontaire, il y a tout un ensemble de forces, qui elles, sont irrationnelles (les pulsions, les souvenirs traumatiques, les pensées refoulées). Celles-ci vivent en nous et s’expriment souvent à notre insu, et elles nous rendent vulnérables, parce qu’elles déjouent notre volonté de contrôle total de nous-même, ainsi que notre prétention à la transparence (il serait illusoire de penser que nous savons toujours ce qu’il se passe en nous). Ce qui nous conduit à conclure que nous nous échappons à nous-même.

(suite sur feuille polycopiée)

Reprise du cours sur le déterminisme psychique :

La liberté n’est pas un pouvoir de choix illimitée, elle s’exprime toujours au travers d’un cadre. Chez l’individu, ce cadre, c’est celui du passé. Le phénomène psychologique de répétition illustre parfaitement cette idée. Certaines conduites, plus ou moins néfastes, se répètent alors même que nous voulons les éviter. Cette répétition est un phénomène/processus inconscient qui nous empêche de nous maîtriser. Par exemple, lorsque nous échouons de façon répétée à un examen, il nous faut, tôt ou tard, nous remettre en question, en identifiant les influences inconscientes qui ont déterminé notre échec. Du phénomène de répétition, et surtout des vertus de sa suppression quasi-complète, nous pouvons déduire que la psychanalyse vise à nous libérer du déterminisme psychique. Pour la psychanalyse, la liberté n’est donc pas une donnée de nature (on ne nait pas libre), il faut la conquérir, il faut se libérer progressivement de ce qui nous aliène.

Néanmoins, certaines critiques de la psychanalyse ont été émises, et ceci précisément au nom de la liberté de la conscience.

b) Remise en cause de l’inconscient psychique, la critique des philosophes :

- La critique de Sartre (1905-1980) :

Sartre, *L’être et le néant* (1943)

A propos du texte :

Sartre soulève un problème concernant la nature de l’inconscient. Il met en valeur le paradoxe de l’inconscient psychique. Le problème est le suivant : si la censure est bien un phénomène inconscient, comment expliquer qu’elle distingue, qu’elle sélectionne des tendances qu’elle estime réalisables, et des tendances qui exigent un refoulement. Comment expliquer les déguisements que cherchent à revêtir les intentions refoulées ? Selon Sartre, tout ceci sous-entend une stratégie des processus inconscients, des intentions, des projets (de déguisement), en bref, il sous-entend une conscience. Pour Sartre, l’inconscient n’est donc pas une réalité psychique, pour lui, dans l’esprit, il n’y a que la conscience (il prolonge ainsi la tradition cartésienne). Cependant, pour bien comprendre cette critique, il faut la relier à la conception que Sartre se fait de l’homme et de la liberté.

(voir polycopié sur l’existentialisme)

Conclusion générale :

La psychanalyse a redéfini la définition traditionnelle de l’homme, selon laquelle « l’homme est un animal raisonnable » (Aristote). Elle a mis en relief une puissance déterminante d’irrationnel. Elle a également fait apparaître le lien qui nous attache à la fois à notre propre histoire et à celle des autres. L’inconscient apparaît alors comme « un lieu » dans lequel s’entrecroisent de façon décisive mais non définitive, la réalité physique, la réalité mentale, et la réalité sociale.

Sous cet angle, il faut bien reconnaître un déterminisme originaire incontournable, qui est celui de notre passé. Ce passé s’est constitué sans notre accord. C’est pourquoi nous avons le devoir (au sens d’obligation morale), de nous tourner vers ce passé, de chercher à le connaître, pour en comprendre la complexité, afin d’en assumer par nous-même les conséquences. Il s’agit d’apprendre à se situer de façon juste sur ce socle (le passé) pour exister (étymologiquement *existere* : sortir de). Notre liberté se trouve ainsi dans notre capacité à mieux nous connaître, à prendre conscience de notre déterminisme psychique.

Extrait de *J’ai mal à mes ancêtres. La psychogénéalogie aujourd’hui* (Entretiens avec Anne Ancelin Schützenberger)

Etymologies et définitions :

Psychosomatique : qui provient de l’esprit et qui a des effets sur le corps. Une maladie psychosomatique est une maladie d’origine psychologique et qui a des effets physiques pouvant être semblables à ceux des maladies « conventionnelles », d’origine physique.

Démonstration : La démonstration c’est l’utilisation de raisonnements constitués d’arguments afin de prouver l’existence de quelque chose.

Hypothèse : proposition anticipée (à priori), qui nécessite une démonstration pour être élevée au rang de thèse.

Le souvenir : la conservation et la reconnaissance du passé en tant que tel (le passé est déréalisé, l’événement remémoré a perdu sa charge affective).

La catharsis : c’est la purgation des passions. On se libère de ses passions en les voyant représenter sur scène.

Une théorie : ensemble de lois particulières qui permettent d’expliquer un phénomène.

L’instinct : désigne un comportement automatique, héréditaire, et inné, qui ne relève d’aucune réflexion (ex : l’instinct de survie).

Le désir : tendance consciente d’un manque, qui s’enracine dans l’inconscient (« nous ignorons les causes profondes qui nous conduisent à désirer », Spinoza).

La pulsion : énergie interne inconsciente, qui fait tendre l’organisme vers un objet extérieur, qui lui procurera satisfaction. La pulsion a toujours sa source dans un état de tension de l’organisme, mais elle vise la suppression de cette même tension. La pulsion est à la limite du psychisme et du corps. Elle n’est pas nécessairement pathologique. Enfin, la pulsion présente une certaine proximité avec l’instinct, mais elle a une souplesse que l’instinct ne possède pas, par ce qu’elle connaît une grande variété dans ses modes de satisfaction. Ceci montre qu’il n’y pas chez l’être humain d’instinct à l’état pur. Chez l’être humain, l’instinct est toujours façonné par l’éducation, et donc récupéré par la culture et ses valeurs. Les pulsions obéissent au principe de plaisir. Elles demandent une satisfaction immédiate.

Le déterminisme : le déterminisme, c’est la conception selon laquelle toute réalité s’inscrit dans un rapport nécessaire de cause à effet, (telle cause étant donné, tel effet s’en suit nécessairement).

La nécessité (à différencier du besoin) : le caractère d’une chose qui ne peut pas être autrement que ce qu’elle est. La nécessité s’oppose à la contingence.

La contingence : le caractère d’une chose qui peut être ou ne pas être.

1. Vient du grec hystéra qui signifie la « matrice », l’« utérus » ; d’où la connotation essentiellement misogyne revêtue par le qualificatif d’hystérique dans le langage courant. [↑](#footnote-ref-1)
2. 2. Voir déf de la catharsis. [↑](#footnote-ref-2)